



HAL
open science

Le Roman de Thèbes, geste de deus freres: le roman et son double

Christine Ferlampin-Acher

► **To cite this version:**

Christine Ferlampin-Acher. Le Roman de Thèbes, geste de deus freres: le roman et son double . S. Baudelle, M.- M. Castellani, Ph. Logié et E. Poulain-Gautret. Romans d'antiquité et littérature du Nord. Mélanges offerts à Aimé Petit, Champion, p. 309-318 2007. hal-01619060

HAL Id: hal-01619060

<https://hal.science/hal-01619060v1>

Submitted on 19 Oct 2017

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



Distributed under a Creative Commons Attribution - NonCommercial - ShareAlike 4.0 International License

Le Roman de Thèbes, geste de deux frères: le roman et son double

C. Ferlampin-Acher, université Rennes 2 CELAM-CETM

« *Le Roman de Thèbes, geste de deux frères: le roman et son double* », dans *Romans d'antiquité et littérature du Nord. Mélanges offerts à Aimé Petit*, S. Baudelle, M.- M. Castellani, Ph. Logié et E. Poulain-Gautret (dir.), Paris, Champion, 2007, p. 309-318

Le Roman de Thèbes, geste de deux frères supposés se substituer l'un à l'autre, est aussi, aux origines du roman, une « traduction », reflet d'un texte latin¹. La démultiplication des doubles dans *Le Roman de Thèbes* (qu'il s'agisse de dualité interne -armes bipartites, hybridation-, ou de dualité externe –il faut distinguer les cas où les deux constituants sont identiques, et ceux où il existe une relation d'inversion, par spécularité-) et la haine réciproque que se vouent les deux frères invitent à réfléchir sur la métaphorisation du rapport qu'entretient le roman avec ce double qu'est sa « source », masquée, détournée, rejetée : en hommage à Aimé Petit et à la richesse de ses travaux sur les romans antiques, je tenterai de cerner dans quelle mesure les images du double éclairent la poétique du roman.

S'il n'est guère surprenant que les deux filles d'Adraste, présentées simultanément (v. 975) et d'autant plus indifférenciées que leurs noms respectifs sont repoussés plus loin dans le texte (v. 1076-8), il est plus étonnant qu'Étéocle et Polinice apparaissent d'abord sans être distingués l'un de l'autre. Les filles sont à marier et sont plus ou moins interchangeable. Pour les garçons, il n'en va pas de même. Le droit d'aînesse, dont l'émergence n'est pas sans rapport avec celui du roman comme genre, interdit de confondre deux frères : l'un est l'aîné. Or *Le Roman de Thèbes*, dans la présentation qu'il donne des enfants de Jocaste et Oedippe gomme cette différence féodale². Fréquents, les couples de frères ou de soeurs, qu'ils se ressemblent comme dans le cas des filles d'Adraste, ou qu'ils contrastent comme dans celui d'Antigone et Ismène, sont souvent marqués dans *Le Roman de Thèbes* par la violence, de la chicane à la haine

¹ Je me référerai à l'édition G. Raynaud de Lage, Paris, Champion, 2002, trad. A. Petit, Paris, Champion, 2002.

² Dans le quatrain qui les présente, il est d'abord question, en bloc, des *quatre (...) enfanz*, puis, sans que l'aîné se distingue, des deux garçons, et enfin des filles (v. 487-490).

viscérale. Lors des combats menés devant Thèbes, deux jeunes frères, anonymes, se battront à mort pour ne pas s'être reconnus (v. 5691-ss) : le tragique de la relation fraternelle est marqué par la proximité phonétique entre le numéral *deus* (v. 5691) et le triste substantif *deulz* (v. 5692).

La filiation n'est pas plus paisible. Dans la société féodale, la relation entre le père et le fils devrait amener le fils à se substituer au père. Ajoutant à *La Thébàïde* de Stace l'histoire du père, Oedippe (v. 33-ss), à celle des fils, l'auteur attire l'attention sur cette succession : mais le père repousse les règles habituelles, refuse d'avoir un double filial (tout comme son père, qui, craignant d'être tué par son fils -ce qui, métaphoriquement, est inévitable-, a tenté d'inverser le cours de l'histoire en tuant son descendant) et condamne ses deux fils à être interchangeable en régnant successivement.

Autre image du double déconstruite dans *Le Roman de Thèbes*: le compagnonnage. De même qu'Olivier va avec Roland, Ami avec Amile, Polinice trouve un double dans Tydeus. Ayant quitté Thèbes, Polinice se retrouve *seulz* (v. 609, v. 677) : il « compense » alors le lien fraternel rompu par une relation de compagnonnage avec Tydeus, lui aussi seul et exilé (v. 703-4), lui aussi accablé d'un frère difficile et ayant réalisé le meurtre fraternel dont Polinice aurait rêvé. Leur arrivée symétrique à Argos les confirme comme doubles : on comprend alors pourquoi ils commencent par se battre (v. 708-ss), d'autant qu'avec Tydeus, plus âgé que lui, Polinice retrouve un aîné. Dissemblables au physique, Polinice longiligne et blond, Tydeus plutôt petit et noir de poil, semblable de *cuier* (v. 753-4), leur relation se substitue à la relation fraternelle : en toute logique Tydeus est tué par Etéocle, dans un combat qui précède le premier duel véritable entre les deux frères ennemis.

Des couples amoureux (Atis et Ismène, Capaneus et sa femme) à l'écu biparti et au cheval au harnachement bicolore de Melandus (v. 5513-ss), des indices discrets aux épisodes longuement développés, le double envahit un texte par ailleurs structurellement marqué par des jeux de reflets (doubles descriptions de tentes v. 3175-ss et v. 4217-ss, doubles scènes de jeux mentionnant la *plomee* v. 213-ss et 2687-ss).

La mort de Capaneus, foudroyé devant les murs de Thèbes (v. 8921-ss), est un exemple privilégié pour étudier la complexité des redoublements. Cette mort était tragiquement annoncée dans la description du char d'Amphiraus, ajout par rapport à Stace, mentionnant l'assaut des

géants contre les dieux (v. 4969-ss) : Jupiter, rappelant au moment où il décide de la perte de Capaneus la *bataille des Jaianz* (v. 9588) souligne la parenté entre les deux scènes. Par ailleurs, Capaneus, avant l'assaut, explique dans un long discours (v. 9067-ss) qu'il veut attaquer le lendemain, jour de la fête du héros fondateur Cadmus. Or celui-ci, au cours des aventures qui le menèrent à fonder Thèbes, a tué un dragon, dont les dents, semées, donnèrent naissance à des géants qui s'entre-tuèrent, excepté cinq qui l'aiderent à bâtir la cité. Trois histoires de géants convergent donc pour illustrer la sanction promise à la démesure : les géants du char, les géants fondateurs de Thèbes, Capaneus à l'assaut de la ville. On notera cependant que Capaneus ne mentionne pas, dans son récit de la fondation de Thèbes, l'épisode clé des géants qui s'entre-tuent : il insiste surtout sur la fin de Cadmus, enfermé dans une *pile* (v. 9126) et père d'Actéon dont il nous rappelle brièvement l'histoire. Ce n'est que plus loin, à l'occasion de la fête, qu'une digression concernant l'ornementation du temple de Thèbes nous rapportera cet élément essentiel, différé (v. 9182-ss). La révolte des fils géants contre les pères divins n'est-elle pas finalement celle d'Étéocle, qui repousse l'ordre successoral établi par Œdipe et pour lequel l'auteur médiéval prend plus clairement parti que Stace ? Les deux fontaines associées à la fondation de Thèbes, la fontaine gardée par le dragon (v. 9203) et celle où Actéon surprend Athéna (v. 9130) sont peut-être le symptôme de l'obsession du double spéculaire dans *Thèbes* et invitent à une lecture analogique³. La référence succincte à Amphion (v. 9322-ss), bien connu des mythographes, prend alors un sens intéressant. Amphion avait un jumeau, dont le caractère était à l'opposé du sien. Les deux frères cependant s'entendirent pour gouverner sagement Thèbes, réalisant ce qu'auraient dû faire Étéocle et Polinice. Cependant à la génération suivante, la mort de leurs enfants pour avoir insulté Léo, et celle d'Amphion, coupable d'avoir engendré cette race insolente, préfigurent la faute qui revient comme un leitmotiv dans l'histoire de Thèbes, la révolte de l'homme contre les dieux, celle du fils contre le père. Les redoublements invitent donc à une lecture du décryptage, active et analogique.

³ Sur la fontaine et le miroir dans la littérature médiévale, voir *Miroirs et jeux de miroirs dans la littérature médiévale*, textes réunis par F. Pomel, Rennes, Presses Universitaires de Rennes, 2003.

La relation au double n'est cependant jamais simple (et pour cause). Naissances « de travers » pour reprendre l'expression de Marthe Robert⁴, familles recomposées à rebours (comme dans le cas d'Oedippe ou du cheval de Capaneus, né d'un *noiton* et d'une jument v. 8971), successions impossibles, les relations de specularité apaisées qui devraient présider à ce monde antique très féodal ne fonctionnent pas. Le roman raconte pourtant un certain nombre de tentatives pour les restaurer : en vain, les troubles du lignage ne guérissent pas.

L'inceste d'Oedippe est une perversion de la relation filiale : à travers Capaneus et sa femme une tentative discrète pour conjurer cette déviance est proposée. La digression concernant Evaine (v. 8955-ss), *a priori* peu motivée, peut s'expliquer dans la mesure où elle suggère que les époux sont quasi incestueux : ils sont proches parents (v. 8962) et l'on connaît la forte propension des géants médiévaux à être incestueux⁵ ; elle se nomme Evaine, où s'entend le nom d'Eve, née de celui avec lequel elle fera souche. Pourtant le texte précise que les deux géants vont bien ensemble et que lui est un plus grand qu'elle, ce qui rétablit une hiérarchie de bon ton au sein du couple (v. 8962-3). Mais cette union, heureuse quoique peut-être incestueuse, n'est pas pour autant racheté : Capaneus est foudroyé par Jupiter. L'inceste est définitivement mortifère.

Si l'analyse précédente doit être présentée avec prudence, les tentatives pour dédramatiser l'hérédité et ses tragédies par l'adoption sont plus nettes. Oedippe, dans l'ajout des v. 33-ss, est l'exemple le plus évident⁶. De même Isiphile, ayant fui une famille dévoyée où les femmes tuent les hommes, est en quelque sorte adoptée par le roi Ligurge dont elle garde le fils, en mère de substitution (v. 2318-ss). Le cheval de Capaneus, mal né, hybride, perd sa mère à la naissance et est élevé par un paysan qui le fait nourrir par une biche que lui-même a *nourri* (v. 8968-ss). Le rêve de l'enfant trouvé est un véritable leitmotif. Mais en vain : Oedippe est rejeté ; Isiphile, quoique pardonnée, n'aura pas sa place dans la famille royale, car pour Ligurge seuls comptent son fils, sa femme et lui-même (v. 2504-ss). Le cheval de Capaneus quant à lui, mis à l'écart

⁴ *Roman des origines et origines du roman*, Paris, 1971, rééd. Gallimard, 1999.

⁵ Voir pour quelques exemples romanesques postérieurs mon livre *Fées, bestes et luitons*, Paris, Presses de l'Université Paris Sorbonne, 2002, p. 276-ss.

⁶ Le prologue donné par le manuscrit édité dans la collection Lettres Gothiques (Paris, Livre de Poche, 1995, précise que Polybe aime Oedippe *com s'il l'eüst de sa moullier* (v. 136).

lorsque le géant affronte à pied les murs de Thèbes, ne parvient pas à la réalisation dont rêve tout enfant perdu.

Le mariage, le partage, le pardon, ne réussissent pas plus à restaurer ou compenser ces relations perturbées. Adraste pourtant joue souvent un rôle de médiateur, conciliant à leur arrivée à Thèbes les doubles antagonistes que sont Tydeus et Polinice (v. 882), jouant le rôle de père de substitution, donnant ses filles en mariage et proposant de partager sa terre (v. 1026). Mais le rêve d'Adraste est voué à l'échec. Même les mariages de ses filles avec les deux chevaliers, qui semblent aller de soi, ne sont pas sans poser de problème, même si l'auteur a pris soin de montrer, lors de la première apparition des deux sœurs, à quel point elles étaient interchangeables. Une intervention précise en effet que l'aînée, choisie par Polinice, est la moins jolie : l'équilibre semble se faire, entre un droit d'aînesse valorisant et une beauté moindre. Pourtant cela fonctionne mal, car le droit d'aînesse ne vaut pas pour les filles, et l'auteur, peut-être gêné par cette répartition artificielle, n'y reviendra pas. Le partage de la terre n'est pas plus évident, qu'il s'agisse de celui qu'Adraste propose à Argos ou de celui qu'il envisage à Monflor (v. 3803). Jocaste elle aussi prône finalement le partage (v. 3823-ss), elle aussi compte sur ses filles pour réguler les conflits. L'amour spéculaire pourrait en effet bien être une issue à ces haines multiples. C'est près d'une *fontaine* (v. 4118) qu'Antigone tombe amoureuse de Partonopeu avec qui elle forme un couple gémellaire (v. 4132-4), dépassant l'opposition épique. De même la virulente Ismène tombe amoureuse du bouillant Aton. De ces unions pourraient naître un rapprochement des camps, des frères, des enfants. Peine perdue. Aton meurt et Ismène évoque dans son planctus ses yeux mangés par les couleuvres (v. 6085-ss) : retour aux orbites énuclées d'Oedippe. Ne reste alors que le pardon : celui des deux frères qui ne se sont pas reconnus sur le champ de bataille (v. 5691-ss), celui d'Aton à Tydeus (v. 5839) : la *fleur de chevalerie* et ses valeurs pourraient-elles réconcilier les frères ennemis ? Non, car le pardon, même lorsqu'Ismène entre en religion, ne se donne qu'à l'orée de la mort au monde et ne concerne pas les vivants.

Entre parents et frères ennemis, la conciliation est donc incertaine, la médiation impossible. Les messagers, qui, pleins de bonne volonté, jurent de dire la vérité, revendiquent

sans cesse leur foi, et vont d'échec en échec (on doute de leur parole v. 2861 et ils se suicident v. 1946) en sont la preuve.

Entre la source latine et *Thèbes* il existe une relation qui ressemble à celle qu'entretiennent les deux frères. L'un est plus vieux que l'autre, le droit d'aînesse le favorise, mais la *novelété* (v. 559) décidé par le père impose l'alternance. Le roman naissant refuserait le droit d'aînesse qui favorise sa source antique : tout au plus il envisagerait un partage, tout en rêvant au fond la mort de ce double. Par ailleurs par le jeu des descriptions encyclopédiques qui insère dans le récit le monde dans sa totalité, le roman ne se rêve-t-il pas comme double de la création? Le roman comme reflet du monde, comme double du texte latin : ces deux relations renvoient, pour la première à un partage (similaire à ce qu'Adraste ou Oedippe proposent), pour la seconde à une relation de succession temporelle, comparable au droit d'aînesse. Que signifie alors pour le roman, reflet mimétique, analogique, du monde, et héritier, sur le mode de la *translatio* du texte antique, la tragédie des doubles dans *Thèbes* ?

La rime *Nature/ écriture* (v. 177-178), les prophéties et leur réalisation (v. 47-48), les descriptions encyclopédiques de la tente d'Adraste et du char d'Amphiraus, renvoient au rêve d'une adéquation entre le monde d'une part, et les signes d'autre part (parole, écrit ou représentation). Pourtant cette adéquation n'est qu'illusoire. Le roman n'est qu'une fiction, et la fiction est condamnée dès le début. En effet au récit fictif de Polibe qui élève Oedippe *com s'il fust ses filz de verté* (v. 140) –le *com se* marque le processus de fictionnalisation–, s'oppose une autre fiction, celle des *sergens* qui traitent Oedippe de bâtard et de fils de putain. Juste en ce qu'il révèle Oedippe comme enfant trouvé, ce discours, médisant, entaché de fausseté, marque l'échec de la fiction consolatrice. Le récit de Polibe (v. 499), incomplet (le nom du père manque) sera achevé par les serfs (v. 521-ss) : mais le récit, vrai, ultime, n'est pas récapitulé par le texte et fait défaut.

De la même façon, l'échec de la voie symbolique (avec le rameau d'olivier v. 1259-ss) est confirmé par l'inadéquation du symbolisme animal : une prophétie a prévu que les filles d'Adraste épouseront un lion et un sanglier, ce qui correspond au fait que Polinice porte une peau de lion (v. 781) et Tydeus, de sanglier (v.785). Mais tous deux sont comparés au lion (v. 770 et

790) : l'équivalence stricte n'est plus pertinente. L'héraldique confirme ce brouillage des rapports entre signifiant et signifié : les armes d'Étéocle sont ornées des deux jambes de son amie (v. 6274) : n'est-ce pas trompeur (c'est d'ailleurs une *gaberie*), quand le texte parle peu des aventures amoureuses de ce chevalier et attend le vers 7997 pour évoquer la fille de Daire, dont la réserve n'a pas grand chose à voir avec cette paire de jambes ? Vont de même dans le sens d'une disjonction entre les *voces* et les *res* le fait que la *foi* donnée n'est pas respectée (v. 1400) et que le messager, qui devrait être le garant d'une parole où les mots et les choses coïncident, ne déclenche que le silence (v. 1455) puis le brouhaha (v. 1463), avant de mourir. Les écarts entre l'être et le paraître, le signifiant et le signifié, sont nombreux, qu'il s'agisse de la ruse d'Ipomédon (v. 7193-ss) ou de récits déformés par la vantardise (v. 1768). Dans cette perspective, le projet du poète, dire le vrai (v. 931) et *ramenbrer* (v. 12) le passé, est voué à l'échec. Raconter fidèlement n'est pas possible. Même si à l'occasion de la mort de Capaneus la fiabilité du récit semble cautionnée par la référence à une autorité et la confiance du narrateur (*Si comme Huitasses le descrit / Qui le voir en sot bien et dit, / Et je, s'il vous plect entendre, / vous en sai bien la cause rendrev. 8905-ss*), le géant d'emblée invalide ces prétentions : les morts sont selon lui indénombrables, le mémoire impuissante (v. 9083). De même la mort d'Amphiaras sera impossible à mettre en récit : le premier messager (v. 5093-ss) tente un rapport fidèle, mais celui-ci, par rapport à ce que le texte a mentionné plus haut, est gonflé par une tentation anthropomorphique (*terre mere* v. 5095) et par le grossissement qui porte à mille le nombre de victimes englouties, nombre dont le narrateur lui-même dénonce la fausseté (v. 5097-ss). Le roi ne croit pas le messager et l'on trouve dans sa bouche la rime, promise à un bel avenir, *songe / mensonge* (v. 5103-4).

Ni le récit ni le roman ne sont donc pas des doubles du monde. La *geste* n'est pas plus le double de la source traduite. Nombreux sont les indices dans le texte qui renvoient à un masquage ou à un détournement du modèle, *La Thébàide*. Dans le prologue, si l'auteur prononce les noms d'Homère, Platon, Virgile, Cicéron, il tait celui de Stace, qu'il cite en revanche v. 2739 et v. 8905 dans des ajouts qui ne lui doivent rien. Les interprètes des Pincenarts (v. 7501-ss) qui, en véritables traducteurs, traduisent *par drugement en lor langage* (v. 7504), sont rapidement évincés au profit de Daire le Roux, aux couleurs de Judas et de Renart, le traître, qui fausse la

parole et qui ruse (v. 7518) : comme si le poète inventeur de fictions se substituait au traducteur. La diversité linguistique (que rappelle Jupiter v. 9411-2) est plus une vengeance des Dieux qu'une chance pour l'humanité. Dès *Thèbes* le roman se sait infidèle.

A l'inverse l'auteur mentionne Stace dans la description de la coupe du fils de Daire (v. 7461-ss) : de telles pièces d'orfèvrerie représentant souvent le travail du poète⁷, la référence à l'auteur antique ne viendrait que comme caution illusoire d'un ajout emblématique de l'oeuvre poétique. Dans cette perspective, le bouleversement successoral que propose Oedippe, cette *noveté* (v. 559) qui se substitue à l'héritage par droit d'aînesse, ne correspond-il pas à cette *noveté* qu'est en train de devenir le roman (appelé ailleurs *novas* ou *novel*) ? Au lieu du rapport génétique qui duplique le père dans le fils ou la source dans la traduction, s'instaure une interaction complexe entre la source et le texte en train de s'élaborer, interaction qui correspondrait aux règnes successifs des deux frères. Le roman serait alors un hybride, un Alexandre de Moncenis où Antiquité et proximité contemporaine se mêlent⁸. Mais tout comme les deux frères se haïssent, le roman entretient avec sa source une relation conflictuelle : il la masque ou la maquille. Il en efface les traces. D'où le goût de *Thèbes* pour les sables où les empreintes se perdent, qu'il s'agisse de la poussière soulevée par les branches qui font croire à une troupe innombrable (v. 7193-ss) ou du char d'Amphiaraus. Emblématique du monde (par sa décoration encyclopédique) et de l'histoire dans son ensemble (avec son prémonitoire Jupiter dardant ses foudres), ce char est l'objet d'une longue description, qui se clôt sur un quatrain, évoquant les zèbres qui le tirent et qui ne laissent aucune trace tant ils sont rapides : *l'escloz n'em puet nus aperçoivre* (v. 5014). La rime *sable/ fable* (v. 7581-2) est significative : la *fable* efface toute trace, dans le sable, tout comme sont illisibles les marques du char d'Amphiaraus dans le *sablon* (v. 5015) ou celles des chevaux dans la *poudre* (v. 7201) : le roman est antique, se déroule en des terres arides, de sable et de poussière, loin de la boue, épique. Mais la poussière n'efface pas les marques au point que le roman puisse oublier sa source : les cendres des deux frères ennemis continuent à se battre (v. 10597-ss).

⁷ Voir V. Gontéro, *Parures d'or et de gemmes*, Presses de l'Université de Provence, 2002.

⁸ Ce nom laisse à juste titre G. Raynaud de Lage perplexe (v. 4812).

L'effacement est illusoire, tout comme le rêve de tuer le jumeau, tout comme il est vain de se rebeller contre les dieux créateurs, de s'inventer un autre père, ou d'imaginer une œuvre autoréférentielle et absolue, sans passé ni reflet. Trois représentations figurées correspondent aux trois histoires de géants et donnent chacune lieu à une ekphrasis plus ou moins longue : le char d'Amphiraus, l'écu de Capaneus (v. 9037-ss) et la peinture du temple. Tout comme la double description de tente (v. 3176-ss et 4217-ss), elles semblent exalter métaphoriquement la création du poète, rival des Dieux. Pourtant la vanité d'une telle conception est dénoncée par un objet qui a moins retenu l'attention des critiques, la courtine d'Adraste. Adraste qui, nous l'avons vu, croit au partage et à la conciliation, au lien social dont il renforce le tissu par des mariages, à l'adéquation possible du signifiant et du signifié, possède deux trésors textiles : une tente et une courtine, envoyée par Sémiramis (v. 903-ss). Cette courtine est l'occasion d'une allusion à la pendaison d'Arachné, inspirée d'Ovide : elle marque l'échec de la création humaine, la vanité du tissu, social ou textuel. Arachné a rivalisé avec les dieux comme Capaneus, et comme lui elle renvoie le texte à la faute première, puisque sa pendaison rappelle celle d'Oedippe. Amphiraus, lui aussi double du poète (puisque comme lui il maîtrise le latin –des oiseaux-, ranime les morts des histoires passées et jure de ne pas mentir v. 2062-ss), meurt de même dans son char, œuvre d'art ambitieuse, menaçant les dieux et volant dans les airs sans laisser de traces.

La multiplication des doubles conflictuels dans la *geste des deus freres* pourrait donc être le symptôme d'un rapport problématique du roman au monde et à ses « sources ». Le rêve de rendre les traces illisibles serait révélatrice d'une littérature qui rêve d'être absolue, d'être sans père (effacer Stace et Oedippe), et sans pair, tout comme Alexandre, qui rejette, dans les romans que lui consacrent le Moyen Age, toute représentation de lui-même et tue son père⁹.

⁹ Voir C. Ferlampin-Acher, « Alexandre et le miroir », dans *Miroirs et jeux de miroirs*, *op. cit.*, p. 205-ss.